Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 13

Artikel: Robe de soie : [suite]
Autor: Marcel, Etienne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192263

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

les Parisiens sont toujours très étonnés si, le 20 mars, il n'a pas des fleurs, ou tout au moins des feuilles.

Aujourd'hui, le marronnier est encore sans un seul bourgeon, et ses branches sont nues comme celles des marronniers qui n'ont point d'histoire. Voilà deux ans qu'à cette époque il n'est pas plus en avance que les autres. Il commence à mourir, c'est certain.

A-t-il peut-être pris le deuil à l'occasion de la mort du prince Jérôme?...

Une autre légende populaire, qui n'est peut-être pas mieux fondée, mais qui est certainement plus plausible, assigne à la précocité qu'on a souvent remarquée chez le célèbre marronnier une cause bien lugubre. Voici en quels termes Mortimer Ternaux en a parlé dans son *Histoire de la Terreur :*

» Les malheureux soldats suisses » massacrés durant la retraite à travers » le jardin des Tuileries, au 10 août » 1792, furent, dit-on, enterrés au pied de » ce fameux marronnier, auquel sa pré- » cocité a valu le surnom d'*arbre du 20* » *mars*.

» Ainsi l'*arbre bonapartiste*, selon la » tradition populaire, ne devrait la mi- » raculeuse force de sa végétation qu'à » l'engrais humain fourni par les der- » niers défenseurs de l'ancienne mo- » narchie. »

Marguerite d'Autriche et les œufs de Pâques.

Toujours du nouveau sur l'origine des *œufs de Pâques*. Voici une légende donnée par le journal, *La Vie de famille*, que nous lisons pour la première fois. C'est cependant une vieille histoire du pays bressan.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les Flandres pour faire un pélerinage au pays de Brou, au lieu où Gérard, évêque de Mâcon, s'était fait un ermitage, au Xe siècle, dans la forêt de Brou, tout près de Bourg-en-Bresse. C'est en souvenir de ce pélerinage que, de 1511 à 1536, elle fit élever en cet endroit la belle église gothique de Notre-Dame de Brou.

Marguerite d'Autriche, gouvernante, était à la fois très grande dame et très jolie. Son séjour à Brou donna lieu à une série de fêtes. Le lundi de Pâques, il y eut dans la plaine de Bourg assemblée générale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau jusqu'à merci ; les autres venaient après.

Les jeunes garçons et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête villageoise.

Une centaine d'œufs étaient éparpillés sur le sable et deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une danse du pays. Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes gens dansaient sans casser les œufs, il étaient fiancés, la volonté même des parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était tout à ce spectacle nouveau pour elle, quand le son du cor monta de la forêt et presque aussitôt apparut, précédé et suivi d'un magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaîté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite.

Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! criait la foule.

Les deux jeunes gens ne songeaient pas à leur noblesse, ni à leurs maisons ; ils étaient absorbés par la crainte de casser des œufs.

Le sort les favorisa comme il eût favorisé les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert, disant :

— Adoptons la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'ils furent fiancés. Un an après, le mariage eut lieu le jour de Pâques.

Comme souvenir de leurs noces, Marguerite d'Autriche et Philibert de Savoie donnèrent des œufs magnifiques, imités en matières précieuses et pleins d'épices, à tous les invités : ils gardèrent par la suite l'habitude de rappeler ainsi tous les ans à leurs amis le souvenir de leur rencontre au pays de Bresse et du mariage qui s'en était suivi... d'où furent dénommés « œufs de Pâques » le cadeau gracieusement original des nobles époux.

On tchou à ne n'avaro.

Cein que c'est, portant, coumeint sont lè dzeins ! Y'ein a qu'ont, coumeint on dit, lo tieu su la man et que bailliont cein renasquâ et avoué pliési se cein pâo férè serviço à cauquon, âo bin se faut sè montrâ po çosse âo po cein ; et y'ein a dâi z'autro que sont tot lo contréro, que seimblè qu'on lâo trait onna deint se dussont pi déborsâ cinq centimes, et qu'ont prâo mau dè sè décidâ à pàyi cein que dâivont.

On gaillâ dè cllia sorta que sè trovâvè ein écot avoué cauquiès z'autro citoyeins a z'u dou pî dè naz l'autro dzo que ma fâi cein lâi vegnâi bin, et se l'a onna brequa d'honneu à tieu, dussè avâi z'u 'na rude vergogne.

L'étiont cinq que bévessont einsèimblio pè la pinta, et quand l'a s'agit dè pàyi, y'avâi dou litres. Yon dè leu soo onna pîce dè 50 et fâ : « Vouaiquie po on demi ! » Lè z'autro en font atant, hormi lo gaillâ que vo dio, qu'a bin fé état de sailli son porta-mounïa, mâ quand l'a vu que y'avâi dza prao su la trablia, l'a coudi borbottâ oquiè coumeint po derè : « Ha ! su trâo tard ! » et reinfatè sa borsa dein sa catsetta, sein bailli sè 50 centimes, et sein qu'on lâi aussè de dè ne pas lè mettrè. Nion n'a rein de su lo momeint, mâ quand l'ont tapâ po pàyi, s'est trovâ cinq centimes dè trâo, que nion n'a volliu avâi met. Adon cé que fasâi lo compto, criè lo carbatier, lâi baillè cein que lâi dévessont, aprés quiet met lo grand dâi su la pîce dè 5 centimes, la ludzè su la trablia dévant lo rance que s'étâi esquivâ dè payi, et lâi fâ ein plienna tsambra à bâirè :

— Tai ! tè que n'as rein met !

Lo pére Vâonez âi fénésons.

Ao teimps dâi fénésons, s'agit dè sè dématenâ on bocon, kâ faut profitâ dè sciyî pè la rosâ. On iadzo que lo sélâo est on pou amont et que l'herba n'est pequa mouva, cein va gras qu'on diablio, faut molâ à tot momeint et quand la faulx ribliè sein copâ, l'est lo momeint dè botsi. Et pi on fâ mé d'ovradzo ein sè léveint dè bon matin qu'ein resteint eimpliatrâ dein son lhî.

Lo pére Vâonez, qu'avâi passâ lè septanté, et que martsivè avoué on bâton, ne poivèpequa travailli ; mâ s'ein terivè adrâi bin po férè démoustelhi sè dzeins et po lè z'acoulhi à l'ovradzo. Droumessâi pou, et tandi lè fénésons, l'étâi dza lévâ à duè z'hâorès, et teimpétâvè dè cein que lè vôlets et lè z'ovrâi n'étiont pas onco su pî. Et coumeint n'ousâvè portant pas lè criâ tant matin, lo bougro sè promenâvè que dévant, dévant lè fenètrès dè son mondo, et fasâi état dè dévezâ âi dzeins que passâvont, quand bin ne passâvè nion, et fasâi, po qu'on l'ouïè du dedein :

— Eh ! bondzo, bondzo ! vo z'allâ dza à l'ovradzo ! respet por vo ! n'est pas coumeint lè noûtro : pâovont pas frou lo matin !...

Et l'est dinsè que cé sorcier dè pére Vâonez fasâi lévâ sè dzeins, kâ sé créyont ein l'oïesseint dévezâ que ti lè z'autro étiont ein route, la faulx su l'épaula, tandi que la vretâ étâi que l'étâi leu qu'étiont adé lè premî dè ti.

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

VII

Il y a des sacrifices qui ne profitent point, et des ingratitudes qui ne portent pas bonheur. Certain jour, un huissier vint demander à la concierge de lui indiquer le loge-

ment de Mlle Dupuis. Il monta, exhiba un jugement en règle, et saisit les meubles de la fille du vieux soldat.

J'étais absente en ce moment, et lorsque je revins, il était trop tard; je ne pouvais plus rien, que consoler, soutenir, encourager, si c'était encore possible.

Mais quelle misère et quel abandon.... Les murs nus, le foyer éteint. Le pauvre lit de la grand'mère avait seul été respecté. Rose avait supplié, en pleurant, pour que l'on emportât sa petite couchette aux rideaux blancs, et qu'on laissât le grand fauteuil de la pauvre vieille affligée.

J'encourageai de mon mieux mes deux voisines désolées. Je pleurai avec elles, je priai Rose d'accepter, en attendant mieux, un peu d'argent que je pouvais mettre à sa disposition, et quelques meubles qui trouvaient difficilement place, — lui dis-je, — dans mon appartement trop petit. Puis je quittai les deux pauvres femmes, engageant Rose à prendre courage, à se souvenir de son père, à se remettre au travail en se confiant à Dieu.

Le lendemain, je reçus, de grand matin, une dépêche qui m'appelait loin de Paris, auprès d'une vieille parente malade.

Je fis donc à la hâte mes préparatifs de départ, et comme je voulais dire adieu à ma voisine Rose, je l'appelai doucement. Elle ne tarda pas à se montrer à sa fenêtre.

— Ma bonne petite Rose, je pars pour un mois; je vais à la campagne, soigner une parente malade, — lui dis-je. — Promettez-moi de bien travailler, de m'écrire, de penser aux amis qui vous restent, et d'espérer en Dieu... Ne vous laissez pas abattre par le chagrin; vous êtes jeune, vaillante et bonne. A votre âge, la réparation est facile, et l'avenir est grand.

— Oh! oui, c'est ce que je me dis... Quand on n'a pas vingt ans on peut encore, n'est-ce pas? prospérer, se réjouir, redevenir heureuse. Oui, Madame, j'ai confiance en l'avenir, en mes amis. Et Philippe, avec sa tante, doivent venir ce matin, je leur ai écrit hier... Au revoir, bonne chère Madame, n'ayez pas peur pour moi. Vous le voyez; je ne pleure plus. Philippe viendra, j'en suis sûre, et... j'espère.

Ce furent là les derniers mots que je lui entendis prononcer. Et, en ce moment où je pense si tendrement à elle, tout m'est encore présent comme si je l'avais vue hier: le son de sa voix, la douceur de son regard, la grâce de son geste, le charme enfantin de son sourire.

Elle tenait sa petite main étendue, en se penchant vers moi. Mais son beau front fier et pur relevé vers le ciel bieu, le clair rayon de ses yeux souriants, l'expression joyeuse de son regard et l'accent pénétrant de sa voix, tout en elle disait: « J'espère. »

Tout près d'elle, cependant, et presque sous ses doigts, les dernières fleurs de son rosier s'effeuillaient une à une. Le vent d'orage, qui caressait et soulevait ses boucles blondes, emportait en passant les pétales de neige et les dispersait au loin, comme autant de belles joies éteintes et d'espérances envolées.

Les brumes déjà flottaient, les feuilles jaunies tombaient, l'automne était venu, lorsque, six semaines plus tard, je rentrai à Paris. Rose ne m'avait point écrit, et je ne m'en inquiétais pas beaucoup, puisque je la savais un peu oublieuse et légère. Et je me disais que probablement, à mon retour, elle aurait, comme grande nouvelle, son prochain mariage à m'annoncer.

Je m'avançais suivie de mon commissionnaire, et je venais de tourner le coin de la rue, lorsque je m'arrêtai brusquement et je me penchai en avant pour mieux voir. Il me semblait distinguer, à quelques pas de moi, le reflet de deux flambeaux vacillant devant notre porte.

Je ne m'étais pas trompée. Le rayon faible d'une lumière tremblante et pâle se jouait dans les vitres de la boutique voisine, et dans les flaques d'eau qui bordaient le trottoir. Puis deux ou trois personnes, qui suivaient la rue en venant à moi, passèrent, en se signant, devant l'étroite entrée. Et je les vis étendre la main, répandant, sur le lit funèbre de quelque mort inconnu, la dernière goutte d'eau bénite.

Toute surprise, presque effrayée, je hâtai le pas. Un instant apres j'aperçus, tristement ouverte, la porte de notre allée; une étroite draperie blanche encadrant, comme un voile, un cercueil blanc, tout fleuri, déposé sur le seuil.

— Oh! qui donc est là? qui donc? — m'écriai-je effrayée, interrogeant du regard l'immobile blancheur du cercueil.

Alors madame Bourrichon, qui m'avait aperçue, s'élança du fond de son comptoir, m'entraîna dans son magasin.

— C'est Rose, la petite Rose, qui demeurait au cinquième, en face de vous, sur la cour, me dit-elle, lorsque, — pour me remettre, disait-elle, de ce saisissement, — elle m'eut apporté un grand verre d'eau sucrée.

— Rose? la pauvre chère Rose?... Je l'ai pensé, j'en avais peur... Mais, mon Dieu! comment... comment a-t-elle pu mourir si tôt?... Elle était si jeune et si gaie! elle paraissait si forte et si vive!

— Pas si forte que vous croyez, Madame, — me répondit l'épicière en hochant lentement la tête, d'un air grave et sentencieux. — D'abord ne vous avait-elle pas dit que sa mère était morte de la poitrine?... Eh bien! la pauvre enfant s'en ressentait, probablement sans le savoir. Et, depuis qu'elle passait les nuits, pour pouvoir aller souvent au spectacle et au bal, elle avait pris froid. Il lui était venu une petite toux sèche, qui n'annonce rien de bon quand elle s'attaque aux jeunes filles... Et puis, les soucis, la misère! Et enfin, cette affaire de mariage manqué!... Pour moi, voyez-vous, ç'a été tout justement sa fin.

— Qu'est-il donc arrivé!... Elle espérait tant en lui! — m'écriai-je.

(La fin au prochain numéro).

Une juste revendication. — Les garçons de café de Paris viennent d'adresser au comité de la chambre syndicale des restaurateurs et limonadiers du département de la Seine une pétition dans laquelle ils demandent qu'on leur permette de porter toute leur barbe et même, si tel est leur bon plaisir, leur moustache.

Ils font cette réclamation au nom de leur dignité d'homme et de la liberté individuelle; et ils ont certes bien raison. L'habitude seule les condamne aux favoris en côtelette et au menton rasé, ce qui, le plus souvent, ne va pas du tout à leur physionomie.

En effet, y a-t-il rien d'aussi laid, d'aussi fade, comme une tête ainsi arrangée?... Les pauvres diables qui sont tenus à cet uniforme qui les efféminent ont toujours l'air de gens qui ont mal au cœur. On reconnaît le valet de chambre et le garçon d'hôtel à première vue; il n'y a pas à s'y tromper.

Et les vieux, ceux qui depuis longtemps ont quitté le métier, ne leur reste-t-il pas toujours la binette de l'emploi?

« Je serais une femme, nous disait un jour quelqu'un, je ne voudrais pas d'une telle figure pour tout l'or du monde! »

On comprend donc parfaitement que les garçons de café se révoltent contre un usage ridicule, et qu'ils veuillent pouvoir dire, avec les autres personnes de leur sexe, que « du côté de la barbe est la toute-puissance. »

A propos de leur pétition, Francisque Sarcey fait ces spirituelles et amusantes réflexions:

« Il y a quelques années, dit-il, j'ai eu pour domestique un grand diable, ancien soldat, qui avait gardé une énorme barbe de sapeur.

» Il n'eût consenti à la couper ni pour or ni pour argent; elle lui encadrait admirablement la figure, qu'il avait très énergique. Cette barbe était un sujet perpétuel de plaisanteries. On s'étonnait que je ne la fisse pas tomber:

» — Mais, disais-je, voilà un garçon qui me sert très bien; il n'a qu'un plaisir au monde, c'est sa barbe. Pourquoi voulez-vous que je l'en prive? Il sera de mauvaise humeur, il fera mal le ménage; la belle avance pour moi!

» — Mais il n'a pas l'air d'un domestique.

» — Eh mais, répondais-je, c'est peut-être pour n'avoir pas l'air d'un domestique qu'il tient à sa barbe.

» Et ne retrouve-t-on pas ce sentiment exprimé dans la pétition des garçons de café, quand ils vous disent qu'ils sont « poussés par le souci de leur dignité? »

» On dira sans doute que ce sont là de bien grands mots; mais, au fond, ces braves gens ont raison, et je vous assure que je m'habituerais à voir, sans en être scandalisé, ma tasse de café apportée et servie par un bipède orné de toute sa barbe. »

Un nouveau truc.

Je croyais connaître, dit Francisque Sarcey, dans le le *XIXe Siècle*, tous les trucs de la mendicité à domicile. Il n'y en a guère dont je n'aie été victime. En voici un que j'ai appris, ces jours derniers, à mes dépens:

C'était à l'heure du déjeuner; j'avais